

# LA GRANDE BORDE

## DESTIN EXEMPLAIRE D'UNE CAMPAGNE LAUSANNOISE



Travail réalisé dans le cadre de la formation de *Guide d'accueil* du Mouvement des Aînés (MDA), à Lausanne, avril 2010

Robert PICTET  
Avenue Eugène-Rambert 28  
1005 Lausanne

## « La Grande Borde », destin exemplaire d'une campagne lausannoise

### Lausanne, une situation privilégiée dans un développement urbain mal maîtrisé

Jusqu'au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, la ville haute délimitée par la Cité, s'édifia sur un promontoire de molasse, ménagé au confluent du Flon et de la Louve, se prolongeant au Nord par un étranglement en contrebas, aisément défendable, La Barre.

A l'extérieur de ses murailles, la ville se compose de quartiers et faubourgs, touchant par ses villages forains, comme Chailly et Bellevaux, aux exploitations agricoles et même aux pâturages et aux forêts sauvages du Jorat, expliquant pour une part la condition de « ville à la campagne » que Lausanne a pu conserver très longtemps.

Dans une situation topographique privilégiée et en l'absence de grandes préoccupations politiques, la ville va développer l'intérêt pour les lettres et la vie de société. L'Académie peut dès le 18<sup>ème</sup> s'appuyer sur de bons professeurs du lieu et sur des émigrés. Les étrangers sont attirés à Lausanne par le climat, par le charme du site et de la vie mondaine ou par ses médecins réputés. La société aristocratique du Bourg, qui ne deviendra jamais un patriciat sur ordre de Berne, jouit d'un rayonnement intellectuel reconnu.

La Révolution de 1798 et l'Acte de Médiation en 1803, qui consacre l'indépendance du canton de Vaud, rendent à Lausanne sa place de « capitale », en en faisant le chef-lieu du nouveau canton et le siège du gouvernement.



Lausanne au 18<sup>e</sup> siècle, gravure aquarellée

La ville va dès lors démolir ses fortifications, s'agrandir rapidement et devenir un centre industriel et commercial, tout en continuant à exploiter ses ressources touristiques. « C'est le visage pittoresque, mais figé de Lausanne, qui peut se transformer sans esprit de retour, très souvent au grand dommage du cachet artistique qu'offrait la ville ancienne ». (Grandjean, *Lausanne*, I/37-38).

Mais Lausanne n'a pas attendu le départ des bernois pour s'étendre hors les murs. Dès la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, les familles riches s'étaient fait construire des maisons de campagne, parfois auprès de leurs domaines ruraux, de leurs « granges ». Les alentours de Lausanne se couvrent de campagnes verdoyantes, qui firent l'admiration des étrangers et des voyageurs. On en rencontre jusque vers les villages voisins, à Jouxens, Mézery, Renens, Pully, Ecublens, etc.





Lausanne en ses remparts, vue de La Borde. Plans de Lausanne Gignilliat et Melotte, 1721-1722

Au 19<sup>ème</sup>, les constructions de maisons de maîtres marquent une nette préférence pour les bords du lac, vers Cour et Ouchy. Plus tard encore, ce sont les environs immédiats de la ville qui ont la faveur des bâtisseurs, en particulier les vignes en pente de Mornex, Montbenon, la route de Vevey à la sortie d'Etraz (Mon Repos), ou les bâtiments isolés au Nord-Ouest de Chauderon (Avenues de France et de Morges).

Le changement graduel d'une topographie très tourmentée et le développement du réseau routier radial et surtout circulaire, occupèrent une bonne partie du 19<sup>ème</sup> siècle, mais sans coordination suffisante avec l'extension des constructions urbaines. Ces changements sont les plus évidents après le voûtage de la Louve et du Flon (1836-1872), transformés en artère de circulation (Rue de la Borde sur la Louve, Rue du Flon et la partie occidentale de la Rue Centrale sur le Flon). Dans le centre même, on crée de toutes pièces La Riponne (1812-1840) et la Place du Tunnel, aménagée lors du percement du Tunnel de la Barre (1851-1855).



Lausanne en 1875

Un nouveau réseau routier adapté à l'évitement de la ville ancienne et au développement consécutif de sa nouvelle condition de chef-lieu du canton, confié à Adrien Pichard (1790-1841), amènent la construction d'une ceinture lausannoise comprenant la construction du Grand-Pont (1839-1844), le percement du Tunnel de la Barre, l'établissement de La Solitude (Rue César-Roux) et de la Caroline (vers 1840), complétée au début du 20<sup>ème</sup> siècle par la construction du Pont Chauderon (1905), du Pont Bessière (1904-1905) et de son prolongement par les rues Mon-Repos et Langallerie (1936).

Ces transformations d'ensemble ont débouché sur un remodelage en profondeur de la ville, masquant les traits de la ville ancienne dans le visage de la ville d'aujourd'hui.

« Il faut regretter qu'au 19<sup>ème</sup> siècle, Lausanne ait manqué d'un plan d'extension suffisamment audacieux, qui aurait pu sauver la ville ancienne dans ce qu'elle avait de plus remarquable, et qui aurait permis un développement urbain plus décentralisé et moins hétéroclite » (Grandjean *Lausanne*, I/43).

Dans cette métamorphose urbaine s'inscrit la disparition de la plupart des campagnes lausannoises, dont « La Grande Borde » et l'émergence de nouveaux quartiers populaires, destinés à accueillir l'exode rural et de répondre au besoin de main d'œuvre indigène, puis étrangère de l'économie lausannoise (La Borde, Pontaise, Bellevaux, Valency, Montgoulin, etc.).

### Lausanne en ses campagnes



Lausanne en 1838

Les environs de Lausanne, dont la végétation luxuriante frappe les observateurs dès le 17<sup>ème</sup> siècle, sont restés longtemps un mélange harmonieux de nature et de constructions. Si la campagne lausannoise offre de nombreux édifices cossus, des « habitations élégantes », « des maisons construites avec goût souvent même avec luxe », qui « annoncent le voisinage d'une riche capitale » et qui apparaissent « en général d'une architecture assez variée », ces édifices n'en traduisent pas moins avec un bonheur certain, les goûts et l'ambition de l'aristocratie et de la bourgeoisie lausannoise, avant et après la Révolution de 1798. Servis par de bons architectes, très souvent lausannois aussi, ils tranchent



par leur qualité, par leur originalité et par leur densité, même sur la production courante au canton de Vaud.

« Lausanne est fort laid et désagréable, écrivait Frédéric-César de La Harpe à l'empereur Alexandre Ier en 1805, mais je ne connais pas de ville dont les environs soient plus variés, plus pittoresques et plus fertiles. Partout on voit jaillir des fontaines et la végétation est superbe ». Et l'historien Louis Vulliemin (1797-1879), qui habita La Grande Borde, relevait qu'en flânant en banlieue, on traverse « des scènes toujours nouvelles, toujours pleines de calme et de grandeur au milieu des maisons de campagne, entourées de bocages et ornées avec goût, qui se succèdent de distance en distance sur la rive du lac et étalent leur pelouse à un soleil du midi ».



La Grande Borde en son écrin de verdure, 1958. Au-dessus, l'avenue Vulliemin

Plusieurs campagnes sont encore visibles de nos jours ou accessibles au public et sont l'œuvre d'architectes connus, mais force est de reconnaître que les énumérer, c'est bien souvent égrainer une litanie d'édifices disparus : Beau-Séjour, démolie en 1902, Riant-Clos, en 1937, Rosemont en 1892 déjà, Les Cèdres en 1953, Sainte-Luce en 1931, Primerose en 1970, Le Champ-de-l'air en 1953, Bellefontaine en 1911. L'Eglantine abattue en 1959. Au Bois-de-Vaux, la Belle Grange a été démolie en 1962. Boston disparut en 1924, Malley en 1970, etc.

Les campagnes situées sous gare, près du lac, ont mieux résisté à la pression urbanistique, sans doute par leur situation géographique privilégiée et par la fortune de leurs propriétaires. Dans les autres quartiers, dont les parcelles étaient situées sur les hautes de la ville, des propriétaires moins fortunés sans doute, rentiers parfois désargentés par les soubresauts des crises, dont celle de 1929 et la dévaluation du franc suisse de 1936, incapables de faire face aux dépenses d'entretien, sans postérité parfois, se montreront-ils sensibles aux incitations pécuniaires de la ville de Lausanne, et aux avances des promoteurs immobiliers, préoccupés aussi de circonscrire la crise sévère du logement des années 1930-1960.

« La Grande Borde » illustre parfaitement ce scénario.

#### « La Grande Borde », lieu oublié et méconnu

Retracer l'histoire et la disparition de La Grande Borde – objet de cette étude - c'est au travers d'une des nombreuses campagnes d'agrément lausannoises, retracer l'évolution lente, imperceptible parfois, de notre environnement socio-culturel et des mutations urbaines dont nous sommes les témoins.

Il exister ainsi de ces lieux familiers, tellement familiers qu'ils en disparaissent de notre mémoire et dont l'intérêt s'effrite au point que leur richesse ou leur particularité est menacée par la pression immobilière et urbanistique, si ce n'est par l'oubli, avant de disparaître dans l'indifférence.



La Grande Borde en 1901. A droite, le grand marronnier

De par sa proximité de l'Académie, puis de l'Université depuis 1896, cette campagne fut un lieu de rencontre de l'« intelligentsia » locale et étrangère, dont plusieurs représentants possèdent une rue à leur nom, et le creuset d'initiatives culturelles encore vivaces de nos jours. Des hommes politiques, qui y ont habité, ont endossé des responsabilités au plus haut niveau de la commune et de l'Etat fédéral. Des artistes brillants y ont séjourné jusque dans les années 1950, des manifestations originales s'y sont déroulées et un grand courant de l'architecture européenne s'y est exprimé.

### **La Grande Borde en son écrin**

Au moment où débute notre étude, au début du 17<sup>e</sup> siècle, la Louve coule encore à ciel ouvert. « La Grande Borde », située sur la rive gauche du vallon boisé, fait face à l'autre rive, moins escarpée, traversés par la route menant à Echallens par la Pontaise. Plusieurs campagnes occupent ce coteau, débouchant par la rue pentue du Valentin sur les Plaines du Loup, « plaine aride, qui n'a commencé d'être défrichée qu'en 1816 », comme le note Louis Vulliemin.

Sur la rive droite de la Louve, se trouve *Le Valentin* (10, rue du Valentin), campagne acquise par le banquier Samuel-Jacques Hollard (1759-1832), syndic de Lausanne, comprenant au 18<sup>e</sup> siècle « un bâtiment et vieille maison paysanne pittoresque », appelée « Le Cazard », édifiée au 17<sup>e</sup> siècle déjà. Hollard fit édifier une nouvelle maison de campagne sur le projet de l'architecte Abraham Fraisse (1724-1797), entre 1791-1793. L'édifice restauré en 1838, sera démoli en 1947.

*Riant-Mont* (10 av. de Riant-Mont), au-dessus du Valentin, sur des terrains de vignes, l'architecte Charles-François-Christian Recordon (1795-1844) fit édifier à son usage en 1829, cette vaste demeure, vendue peu après sa mort en 1846, réparée en 1862, transformée avant 1915 et démolie vers 1945.

*Le Clos de Bulle* (14-22 av. Vinet). L'ancienne maison de campagne avait été construite pour « la tenue des assemblées de tous les grades de la Franche-Maçonnerie » de la loge « Amitié et Persévérance » en 1806, vendue en 1810, avant d'être abattue en 1933.



Le Valentin et le Cazard au premier plan. A l'arrière-plan, Riant-Mont, vers 1918

*Le Petit Clos de Bulle* (24-28 av. Vinet), maison trapue d'apparence rustique, élevée vers 1789, dont le rural fut transformé en habitation vers 1823, avant d'être démolie en 1937.

Sur la rive gauche de la Louve, « La Grande Borde », à l'écart des routes de transit, blottie dans un bois, contre une falaise de molasse, au pied du plateau du pavement, est également entourée de plusieurs campagnes, débouchant sur l'étranglement rocheux de La Barre.

*Le Villaret*, prenait son origine dans un édifice de culte de la secte quiétiste des « Ames intérieures », dont Samuel Bégoz (1763-1827) fit commencer la construction vers 1821. Transformée en maison de campagne par l'architecte Henri Perregaux (1785-1850), elle fut démolie en 1897 pour céder la place à l'École primaire de la Barre. *Le Villaret* précède La Grande Borde dans un destin semblable, cédant tout deux leur place à la construction d'une école.

Au *Petit Château* (1 ch. du Petit-Château) Leurs Excellences de Berne avaient converti ce petit domaine, à la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, en dépendance du Château Saint-Maire et utilisaient ce bâtiment situé « dans une position intéressante par la beauté de la vue et par un écho unique dans le pays » « pour la récréation des seigneurs baillifs », soit comme « pavillon d'été », d'où l'origine de ce nom, « Petit Château » ou « Schlössli ».

*Le Jardin* (2 chemin du Petit-Château) doit son nom au jardin botanique qu'avait essayé de créer Jean Lanteires (1756-1797) vers 1793, comprenant une maison d'habitation, complétée en 1808 par Henri Perregaux. Elle appartenait alors à Charles-Louis Gentil, marquis de Langallerie (1710-1773), qui dut embellir la terrasse de statues antiques et d'une colonne romaine, installées en 1799. La maison fut reconstruite dans sa partie Nord vers 1864 par les nouveaux propriétaires, les Chavannes, eux-mêmes propriétaires de La Grande Borde, et démolie en 1979.

*L'Hermitage* (2 rte du Signal), superbe domaine existant déjà au 18<sup>ème</sup> siècle, acquis en 1841 par le banquier Charles-Juste Bugnion (1811-1897), dont la maison de maître néo-classique fut remodelée par l'architecte Louis Wenger (1809-1861), de 1852 à 1855, complétée par une orangerie, un pigeonnier et d'autres dépendances néo-gothiques, dont une « grotte », achevées vers 1857, par Louis Joël.



Le Petit Château, janvier 2010



L'Hermitage, construit en 1855. Photo janvier 2010

*Le Pavement* (11-15 et 29 rte du Pavement). Ensemble de bâtiments rustiques appelés « Grange de la Sainte-Croix » avant 1536, réaménagés vers 1770 par Jean-Abraham Meyn de Spanbroek, vendus en



1780 au négociant en joaillerie et en orfèvrerie Jean-Daniel Veyrassat (1753-1830), dans la famille duquel ils restèrent jusqu'en 1844, avant démolition en 1967.

Relevons plus à l'Ouest, les magnifiques campagnes du *Désert*, ancienne propriété de la famille Rivier, de *La Grangette*, de *La Chablière*, des familles de Constant et Rivier, ou encore *Les Bergières*, propriété Bergier, puis Larguier des Bancelles, disparue en 1972.



Le Désert vers 1890

### **La Grande Borde, un patrimoine jalousement gardé**

En examinant les campagnes dans le détail, on constate que le territoire de Lausanne comprend au Nord et à l'Ouest des « mas », soit des « domaines de campagne avec des maisons », alors qu'au Sud, au-dessous de la gare actuelle, s'étendent des « possessions », soit de grosses parcelles de forte valeur, couvertes habituellement de vignoble.

Les historiens ont mis en lumière le fait que ces « mas » et « possessions », qui entourent la ville ancienne, illustrent l'inégalité spatiale et sociale de la répartition de la propriété foncière à Lausanne. Ainsi, comme dans le reste de l'Europe, du 17<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle, 2 à 3% de la population lausannoise possède entre 30 et 50% de la surface agricole.

De même, 3% de la population détient 60% de la production céréalière, s'assurant dans une économie dominée par le blé (la pomme de terre n'apparaît qu'au 18<sup>e</sup> siècle) des revenus substantiels et réguliers. L'élevage, surtout à proximité des villes, procure encore aux habitants des produits laitiers et

de la viande, de fort rendement. Socialement parlant, ces propriétaires détiennent les plus hautes charges au sein de l'Etat et rein d'étonnant que ces « rentes foncières » soient investies dans l'acquisition de terres aux abords des villes.



La Cité depuis La Grande Borde, 2007

Relevons également que les propriétaires de « mas » ne sont pas les mêmes que les propriétaires de « possessions » et que leurs milieux respectifs ne se fréquent pas. Fait curieux, mais justifié par le droit vaudois, qui assure à la femme la propriété de ses biens fonciers, les « mas » sont tenus par des femmes et les « possessions » par des hommes. La transmission de ces campagnes - dont La Grande Borde - se fera souvent par les femmes, comme le démontre la transmission jalousement gardée de ce patrimoine. La dot de l'épouse est vraisemblablement investie dans un placement sûr, rentable à long terme, comme l'est un domaine de campagne.

Le « mas » de La Grande Borde remonte à une fondation publique, créée en 1267, soit les cisterciennes du couvent de Bellevaux. En sécularisant les biens des ordres religieux, lors de la Réforme de 1536, Berne transmet à la Ville de Lausanne, par la « Grande Largition », les biens du

couvent. La ville vend la campagne, le 14 décembre 1553, à des particuliers. Dès lors, elle entre dans l'un des 33 domaines possédés durant trois siècles par les 25 familles les plus fortunées et politiquement influentes de la ville.

En 1670-1679, le géomètre Pierre Rebeur (1629-1715) relève « Le mas (domaine) de la Bordaz, que tient Jean-François Chevalley et son fils Jacques », que l'on apprend par d'autres sources être des tanneurs, soit des industriels ou des « usiniers » qui possèdent également une maison à la Cheneaux de Bourg. Une maison, ainsi que la falaise de molasse, sont dessinées sur les plans

Peu auparavant, en 1669, un conflit lourd de conséquences a éclaté entre l'oligarchie locale, et la puissante *Abbaye des tanneurs*, conflit qui recouvre une opposition profonde entre propriétaires fonciers (nobles et bourgeois) et partisans d'un développement industriels. La victoire ira aux premiers : en 1669, LL.EE. de Berne interdisent toutes les associations professionnelles, dont l'*Abbaye des tanneurs* et brisent ainsi un pouvoir économique et juridique, susceptible de concurrencer celui des notables locaux.

L'oligarchie locale règne dès lors en maître sur la ville, domine et exploite elle-même les campagnes autour de Lausanne, dans un rayon allant de 3 km dans l'aire viticole, à 5 km dans l'aire herbagère, où se situe La Grande Borde.

Suite à cette défaite, en 1702, le domaine entre dans le giron des nobles familles bourgeoises de Lausanne, dont celle du « bourgmestre (David) de Crousaz » (1656-1733), en fonction de 1702 à 1733.

David de Crousaz, fils d'Abraham de Crousaz (1629-1710), qui fit construire le nouvel Hôtel de ville en 1674, est seigneur de Mézery, capitaine, châtelain du jadis Chapitre, bourgmestre de Lausanne. Il a épousé Louise, née Rosset, fille de Noble Benjamin Rosset, seigneur de Vufflens et de Prilly et de Noble Susanne de Crousaz, dame de Prilly, petit fille de Noble Isbrand de Crousaz (1544-1619), qui dénonça la conjuration d'Isbrand Daux en 1588. Un des fils de David de Crousaz, le lieutenant baillival Jean-Daniel de Crousaz, arrêtera le major Davel en 1723.

Les alliances matrimoniales entre les Crousaz, les Seigneux et les Saussure, toutes familles ayant occupé des responsabilités de premier plan dans les autorités lausannoises, seront nombreuses aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles.



1720-1722, Mas de La Borde, à Monsieur de Saussure, Banderet



En 1720-1722, La Grande Borde appartient à Noble André de Saussure (1670-1749), qui a épousé Jeanne-Françoise de Saussure (1667-1737), sa cousine, fille de Noble Esther de Crousaz, parente éloignée du bourgmestre David de Crousaz et qui reconnaît un « mas » (ou campagne) de 17 poses, « A la Borde » et sur « La Pontaise ». Un chemin conduit à une maison cossue, flanquée d'une grange et d'une étable, prolongée d'une promenade. Une portion du domaine déborde sur la rive droite de la Louve. Cette mention confirme l'existence d'une « demeure » à La Grande Borde, construite à la toute fin du 17<sup>e</sup> siècle, entre 1690 et 1722.

En 1739, André de Saussure cède La Grande Borde à François Seigneux (1699-1775), époux de Suzanne de Saussure (1665-1705), dont la mère n'est autre que la sœur du banneret André de Saussure, propriétaire précédent de La Borde, et François de Seigneux, le nouvel acquéreur, son beau-frère.

En 1749, La Grande Borde passe par acquisition en mains de Jeanne-Louise-Elisabeth de Saussure, née Clavel de Brenles, épouse dès 1740 de Louis-André de Saussure (1706-avant 1774), fils du pasteur Louis-César de Saussure (1677-1744), qui assista le major Davel lors de son exécution, petit-fils d'Esther de Crousaz, parente du bourgmestre. Celle-ci rachète la campagne à la belle-famille de son mari.

En 1774, devenue veuve, Jeanne-Louise de Saussure, née Clavel de Brenles, vend le domaine à sa parente Etiennette Clavel de Brenles (1724-1780), née Chavannes, dont la mère de son mari, Abraham-Daniel Clavel de Brenles est Jeanne-Abigaïl de Crousaz, lointaine parente du bourgmestre.

En 1780, le frère d'Etiennette, Emmanuel-Louis Chavannes, pasteur à Lausanne (1725-1800), achète la propriété de La Grande Borde. Il y meurt en 1800 et sa veuve vient s'y installer jusqu'à son décès en 1809.



Auguste Cérésole, pasteur, devant La Grande Borde en 1866

De cette union est né en 1762, Daniel-César Chavannes (1762-1840), pasteur à son tour, qui épousa en 1792, Nanette Bugnion (1768-1849), fille du pasteur Charles Bugnion, son voisin à l'Hermitage. En 1788, Daniel-César acquiert la campagne et y demeurera jusqu'à sa mort, en 1840.

A son décès, sa veuve vend le domaine à Edouard Dapples (1807-1887), qui avait épousé en 1840 Elisa Curchod (1822-1878), dont la mère Eliza, née Chavannes, était fille du Doyen Daniel-César. C'est par le biais de sa petite fille que La Grande Borde, passera dans la famille de son gendre.

Edouard Dapples s'y installe en 1841, mais élu syndic de Lausanne, il déménage dans un appartement de fonction à l'Hôtel de ville en 1842. A la fin de 1847, Dapples retourne habiter La Grande Borde et y demeure jusqu'en 1853. Il se retire dans sa propriété de Montriond, alors que le pasteur Auguste Cérésolle vient y séjourner avec sa famille.

En 1859, Edouard Dapples, vend La Grande Borde au pasteur Auguste Cérésolle-Koester (1801-1870), son locataire depuis 1853.

Si l'on en juge par le nombre des enfants, 8 fils et des 28 petits enfants, de la descendance d'Auguste Cérésolle et de Sophie, née Koester, décédés respectivement à la Borde en 1870, et à Morges en 1873, nul doute que cette propriété était devenue une charge insupportable, pour un pasteur démissionnaire en 1845 (Eglise libre) et que sa vente s'avérait indispensable. Pour subvenir à ses besoins et à l'entretien d'un domaine d'agrément, Auguste Cérésolle avait accueilli de nombreux pensionnaires à La Grande Borde, dont dès 1870, Ernest Chavannes-Dapples (1821-1895), pasteur lui aussi démissionnaire en 1845, historien et archiviste de la ville de Lausanne.

En 1871, l'hoirie d'Auguste Cérésolle vend La Grande Borde à Ernest Chavannes-Dapples, fils de Jean-David-Alexandre Chavannes (1794-1855), pasteur fondateur de Réveil en 1821, et membre fondateur de l'Eglise libre, en 1845, mari de Catherine, née Cooker, d'origine galloise. Ernest, est le petit-fils de César Chavannes-Bugnion. Ainsi, par son grand-père Chavannes et sa belle-mère Dapples, La Grande Borde revient dans le giron des Chavannes.

En 1873, Ernest Chavannes vend La Grande Borde à la ville de Lausanne, laquelle acquiert en même temps la résidence du Petit Château, et de nombreuses parcelles agricoles Au Pavement, acquisitions annonciatrices de futurs changements urbanistiques lausannois.



La Grande Borde vers 1873

Depuis 1873, comme beaucoup de « maisons de maîtres » à Lausanne, La Grande Borde a abrité une « pension famille ». Elle héberge des élèves de l'Ecole normale ou des pasteurs, comme Ernest-J. Pucklitsch, pasteur de l'Eglise méthodiste allemande, de la Riponne (1881-1884), originaire de Saxe.

C'est l'époque où les détenus de Béthusy viennent y faire les foins. En 1927, on signale un chenil tenu par M. Fischer-Burgess, auquel succède, de 1940 à 1955 environ, le vétérinaire Georges Balsiger et son épouse la comédienne Maria Cavadaski (1906-1972). Jusqu'à sa démolition en 1959, elle est encore habitée par Pierre Cornu, professeur de botanique.

La Grande Borde est exemplaire de l'évolution sociale et des mutations urbanistiques de la cité, du 16<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle. L'acquisition de ce domaine illustre la mainmise de familles bourgeoises ou patriciennes sur les terres de rapport à proximité des villes. Les agriculteurs, voire même des industriels sont écartés au profit de familles oligarchiques locales (Rosset, de Crousaz, de Saussure, de Seigneux, puis Bugnion, Chavannes).

Du 16<sup>e</sup> au début du 19<sup>e</sup> siècle, le pouvoir est aux mains d'une élite foncière, qui accapare le sol sans l'améliorer vraiment, vit de spéculations agricoles et s'oppose avec succès à la naissance de l'industrie. Ce pouvoir de faible rayonnement s'arrête là où commence celui des bourgeois des villes dominantes, Berne et Genève.

Lausanne abrite une bourgeoisie dominée, peu avide de vouloir ou de pouvoir s'émanciper.

Dès lors, la transmission de ce patrimoine a été jalousement gardée au sein d'un groupe de familles puissantes et fortunées, où il s'est transmis par des alliances soigneusement sélectionnées, au travers des femmes principalement (Clavel de Brenles, Dapples, Curchod). Cette « endogamie sociale » se doublera d'une « endogamie culturelle », les pasteurs et les professeurs composant la façade intellectuelle de ces familles de « notables », souvent en rébellion contre l'Etat, au travers de mouvements religieux, tels le Réveil (1821) et l'Eglise libre (1845), comme les Chavannes.

Le passage de la propriété dans la famille Cérésolle (1859-1871), dont le premier acquéreur, Auguste Cérésolle, fut un pasteur libriste, resta un intermède sans lendemain, aussi brillant fut-il par la qualité de ses occupants.



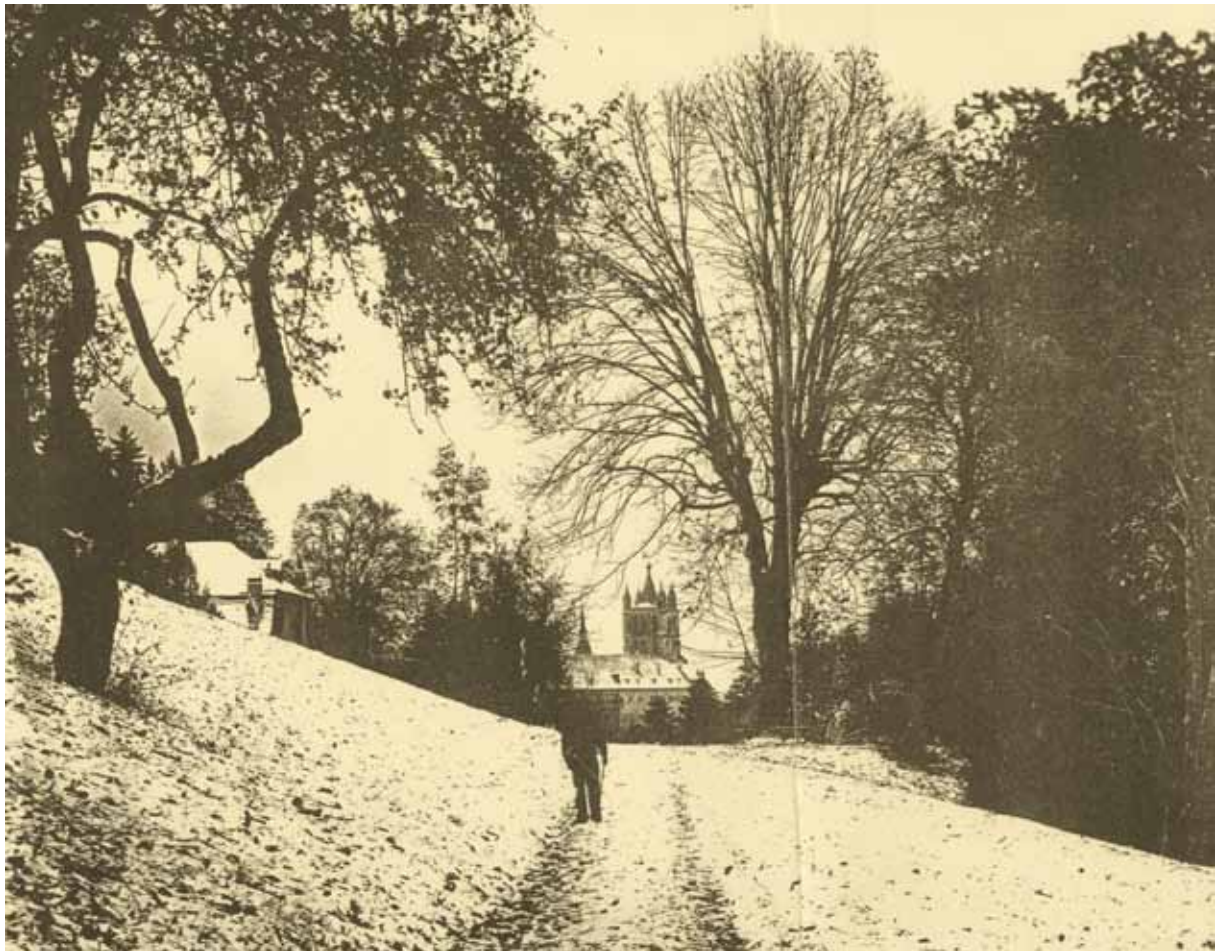
La Grande Borde en 1958



Ces familles de notables occupent des carrières honorifiques, mais peu lucratives. Le pastorat est mal rémunéré, mais offre des possibilités d'ascension sociale par mariage. Aucune de ces familles ne participe au grand commerce, sauf dans le cadre local.

Lausanne est une ville bureaucratique et la vie des ces riches propriétaires fonciers est politico-administrative. Ils occupent des postes clés sous l'Ancien régime : bourgmestre, boursier, lieutenant baillival, châtelain, conseiller. Plus tard sous le Gouvernement cantonal, ils deviennent pasteur et professeurs. Il faut être riche à l'origine pour les pratiquer et appartenir aux familles influentes. Mais leur fonction ne leur permet pas de s'enrichir, tout au plus de maintenir leur statut social, en spéculant sur les fluctuations des denrées alimentaires ou en pratiquant le commerce de l'argent. Les grands propriétaires fonciers, au rang desquels se trouvent de nombreux pasteurs, prêtent et empruntent de l'argent. Ils jouent le rôle de banquier, débiteurs de l'Etat, particulièrement des villes et des communes. Ils placent ensuite le produit de leurs revenus dans l'acquisition de domaines agricoles proches des villes, dont ils tirent leurs revenus pour subvenir aux besoins de leurs familles. Les mariages choisis permettent d'assurer le patrimoine familial. Sur la durée, cette pratique est sans avenir.

La Grande Borde dans sa disparition illustre parfaitement le passage d'un capitalisme « agraire » (de rente foncière provenant des produits de la terre), suffisant pour subvenir aux besoins des propriétaires, à une lente paupérisation de ces grandes familles, victimes d'un nouveau capitalisme « financier », qui manifeste sa vigueur dans le développement de l'« immobilier » à la fin du 19<sup>e</sup> et dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, capitalisme adapté aux pressions engendrées par une crise du logement latente et persistante, consécutive au développement économique et politique de la ville.



La cathédrale, vue de La Grande Borde, vers 1930

Les charges financières élevées, l'inconfort d'une maison d'habitation de plus de 200 ans d'âge, l'éloignement relatif du centre ville par rapport aux immeubles de rapport édifiés sous gare ou à Rumine et la volonté ou la nécessité de procéder à des investissements plus lucratifs, l'attachement du

dernier propriétaire à sa ville d'origine, dont il était l'archiviste communal, expliquent la vente précoce de la campagne à la ville de Lausanne, en 1873 déjà, celle-ci ayant un temps caressé l'idée de construire dans ce vallon le Tribunal d'arrondissement et la prison centrale, plus tard édiflée au Bois-Mermet.

Plus perspicaces, certaines familles avaient, dès le 18<sup>e</sup> siècle, jeté leur dévolu sur une partie importante des terrains avoisinant la ville. En acquérant ces propriétés, aussi bien pour leur valeur d'agrément que pour leur valeur de placement, elles contribuèrent à l'essor de la capitale et sauvèrent leur fortune.

### **La Grande Borde, un cadre rustique pour une vie de famille chaleureuse**

Située sur les flancs boisés de la rive gauche de la Louve, La Grande Borde n'a jamais profité de l'ouverture sur le lac et les alpes. C'est un lieu retiré, sur lequel, en 1788 et 1811, on mentionne « deux logements, granges et écuries, pressoir et four, jardin, verger, pré artificiel, pré naturel en partie en côte, bois et buissons ». En 1837, le procès-verbal de la Commission de taxation cadastrale précise: « maison d'habitation avec grange, écurie, bâtiment en couvert de tuile, avec remise, bûcher et étable à porcs ». On y relève aussi une cour et un jardin. 205 perches de bois sont encore situées sur la rive droite de la Louve, et les habitants parlent de « cette grande propriété sur les deux rives de la Louve, réunies sans doute par un petit pont de bois ».

Le bâtiment lui-même conserve un aspect cossu, sévère et terrien : « Sous un large toit Mansart, la façade d'honneur, tournée vers le Sud-Est, voit vers la Cité et se développe en deux étages sur rez-de-chaussée. Toutes les fenêtres possèdent des encadrements rectangulaires avec tablettes. Des cordons continus séparent les trois niveaux ». « Près de la route du Signal. Grande maison au toit bernois, encadrée de peupliers et de grands arbres », lit-on dans un Guide touristique du 19<sup>e</sup> siècle.

L'Histoire gardera le souvenir qu'en 1856, lors de la construction de la route neuve du Mont (soit l'avenue Vulliemin), en s'écroulant, le talus faillit écraser la maison. Ainsi voit-on un imposant mur de soutènement sur les photos de la fin du 19<sup>e</sup> siècle.



La passerelle qui enjambait la Louve, reliant La Grande Borde au Valentin, 1866

Toutefois, les habitants ont été sensibles à la beauté du lieu. Louis Vulliemin, qui y séjourna entre 1835 et 1841, la décrit comme une « campagne, jadis délicieuse retraite couverte d'ombre et de paix, au sein d'un verdoyant vallon », ou encore « Rien qui (me) rappelle la fraîche verdure et les grands noyers de La Borde », « campagne dans le vallon pittoresque de la Louve ». Un *Guide de Lausanne*, paru en 1834 notait : « campagne située dans un lieu extrêmement solitaire, qui a été longtemps la demeure d'un ministre de l'Eglise anglicane ». Géo Würgler, rédacteur du *Bulletin de la Société de développement du Nord*, décrivait, en 1958, la campagne sous un air bucolique : « Pour revenir à notre Borde, essayons de l'imaginer avant qu'on ait comblé le vallon de la Louve pour en faire la place du Tunnel. L'agreste vallon devait être charmant, comme l'est encore celui du Flon entre le Pont des cascades et la Chocolatière. La Louve coulait claire et limpide au fond du ravin ; dans les frondaisons touffues, qui tapissaient les berges abruptes, les merles, puis les rossignols chantaient à gorge que veux-tu (d'où le Chemin des Oiseaux). Et là, sur une esplanade, protégée au Nord par une falaise de molasse, la vieille maison au toit cossu, aux solides murs de moellons de molasse. De la terrasse, le regard glissait sur la cime des arbres de la rive opposée pour aller se poser sur la Cité, encadrée par les flancs du vallon et couronnée de la silhouette imposante de la Cathédrale ».

Louis Vulliemin, y relève une atmosphère protégée et chaleureuse : « Mon frère Charles était gravement malade et décéda. Après sa mort, ma belle-sœur Elisa donna suite à cette pensée. Elle vint habiter Le Valentin qui n'était séparé de La Borde que par un vallon et une courte distance. Ainsi rapprochés, les deux familles recommencèrent à vivre d'une même vie. Elise avait six enfants, nous, quatre : Louis, notre seul fils était né à La Borde. Presque tous les jours, ces enfants franchissaient le petit *pont* jeté sur le ruisseau de la Louve. Souvent, c'était déjà cinq heures du matin, qu'ils se réunissaient pour faire ensemble une grande ballade, avant de commencer les leçons. Puis, Anna s'en souvient-elle ? elle allait en gants donner des soins à ses lapins.



« Le Cabinet de lecture », sous la falaise de La Borde, en contrebas de l'Avenue Vulliemin, 1866

Elle avait peur des poules et gardait tout son courage pour le tourner contre les vaches qu'elle allait chassant sur les pentes des vergers. Lorsqu'en 1838, une armée française menaça les frontières suisses, à la suite d'un refus d'expulser le prince Louis-Napoléon, les vaches figurèrent à ses yeux, les Français qu'elle faisait fuir, armée d'un bâton. Le ciel était-il d'une pureté transparente, nous allions tous sous le grand marronnier nous donner la vue du Mont-Blanc. Parfois les enfants faisaient cuire dans un grand feu châtaignes, pommes ou pommes de terre. Le soir, on jouait à l'Homme Noir, aux barres;



puis nous nous réunissions à la lueur de la lampe autour de la table ronde en plein-air dans l'atmosphère toujours tranquille qui régnait autour de la maison alors même que la forte brise agitait les grands arbres, la couronne de la vallée. Charles égratignait-il encore Elisabeth ? Nous ne le pensons pas, du moins aucun document n'en a conservé la mémoire aux temps à venir, et la tradition n'a gardé que le souvenir de leur étroite amitié ».

### **La Grande Borde, point de passage d'hôtes illustres**

Il serait justifié de retenir les noms du Doyen César Chavannes-Bugnion (1762-1840), professeur de latin et de grec au *Séminaire français de Lausanne*, de son parent, le philanthrope Daniel-Alexandre Chavannes (1765-1846), animateur de la *Société vaudoise d'utilité publique*, de Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869, professeur de littérature, de Charles Monnard (1790-1865) l'historien, de Juste Olivier (1807-1876), des frères Cérésolle, dont Victor (1831-1892), Consul de la Confédération suisse à Venise, historien, alpiniste, instigateur de « la grotte », dont il sera question plus loin, de son frère Paul (1832-1905), président de la Confédération suisse, de Ferdinand (1834-1898), membre fondateur du *Club alpin suisse*, d'Adolphe (1836-1881), capitaine de l'armée française au moment de la Commune en 1871, d'Alfred (1842-1915), pasteur, auteur des *Légendes des Alpes vaudoises*, d'Auguste Bernus (1844-1904) professeur de théologie, et d'Ernest Chavannes (1821-1895), pasteur, historien et archiviste de la ville de Lausanne. Relevons aussi que les habitants de la campagne ont habituellement manifesté une anglophilie prononcée, à l'instar des familles vaudoises bien établies. Ainsi en 1832, pendant plusieurs années, on note la présence d'un pasteur de l'église anglicane, Isaac Cheeseborough, en poste à Lausanne de 1822 à 1856. En 1871, la mère de l'historien Ernest Chavannes, Catherine, née Cooker, est d'origine galloise.

Remarquons toutefois que ce sont les visiteurs de La Grande Borde qui seront honorés par des noms de rue (Vulliemin, Monnard, Sainte-Beuve, Olivier), alors que les propriétaires seront superbement ignorés, hormis le syndic Emmanuel Dapples (de Crousaz, Chavannes, Cérésolle).

#### *Etiennette Clavel, née Chavannes*

Etiennette Clavel est une femme remarquable. En 1746, elle s'installe avec son frère Emmanuel-Louis Chavannes (1725-1800) à Lausanne, où elle tient un salon littéraire situé au haut de la rue de la Mercerie, fréquenté par la société intellectuelle et les étrangers de marque en séjour à Lausanne. Voltaire l'avait surnommée « la philosophe ».

Etiennette se lia d'amitié avec Susanne Curchod (1734-1797), plus tard Mme Jacques Necker, mère de Germaine de Staël (1766-1817), avec laquelle elle entretenait une correspondance jusqu'à sa mort, en 1780. On peut facilement imaginer que cette société lettrée passera quelque loisir dans la campagne de La Grande Borde entre 1754 et 1780. D'autant qu'à une centaine de mètres, au fond du Vallon du Flon, se trouvait une source minérale, recommandée par le docteur Auguste Tissot (1728-1797), ainsi qu'une charmante promenade sous les marronniers, dite *promenade des eaux*, où Susanne Curchod animait l'*Académie des Eaux*, société littéraire de jeunesse, dont le pavillon s'élevait à l'emplacement du futur funiculaire du Signal (1899-1948).

Un de ses neveux, Daniel-César Chavannes (1762-1840), âgé de 13 ans, allait tous les jours lui lire la bible, surtout les psaumes, jusqu'à sa mort en 1780.

#### *Louis Vulliemin*



Le plus prestigieux locataires fut sans nul doute l'historien Louis Vulliemin (1797-1873), auquel la ville de Lausanne rendit hommage en baptisant la Rue de La Barre à la Route du Pavement, qui surplombe La Grande Borde de son nom, en 1899, à la demande de la *Société de développement de La Barre et environs*. « Monsieur Chavannes-Bugnion nous ayant offert sa maison de campagne de La Borde, paisible et délicieuse habitation cachée sous de vastes ombrages en un vallon retiré, ce fut vers cette retraite que nous dirigeâmes nos pas. J'y ai vécu 2 ans (1834-1836), trop occupé pour avoir même pu m'accorder une promenade jusqu'à la jolie cascade, l'ornement de cette vallée ». Et c'est bien ce que son ami Charles Monnard (1790-1865) relevait dans sa

Louis Vulliemin,  
historien, 1797-1873

correspondance : « Que faites-vous dans votre nid de La Borde, caché sous les rameaux ? De l'histoire, encore de l'histoire, toujours de l'histoire. Quoi. Plus de poésie, plus de roman ».

Par ses nombreuses publications et un travail acharné, Louis Vulliemin va contribuer à faire connaître le canton et à susciter le goût de l'histoire chez beaucoup de vaudois.

Elève à Thoune, il apprend l'allemand et le grec. Etudiant en théologie, il loge à la Cité-Dessous, puis à la Cité-Derrière (No. 4 actuel), chez le pasteur Chavannes-Porta. Au décès de son père, la famille vient à Lausanne et habite durant 9 mois en 1819 dans la campagne de l'Hermitage. Louis participe en 1819 à la création de la Société des étudiants de Zofingue et se lie d'amitié avec le professeur d'histoire Charles Monnard. En 1825, il visite Paris en compagnie d'Adolphe Thiers, futur président du Conseil à la création de la Troisième République en 1871. En 1832 et en 1837, il rencontre Alexandre Vinet à Bâle et à Lucerne. En 1834, il s'installe à La Grande Borde. Libéré de ses charges paroissiales, il se consacre désormais à la recherche historique et à la défense de la liberté religieuse. Il réédite *L'Histoire de la Réformation de la Suisse* d'Abraham Ruchat, participe comme membre fondateur de la *Société d'Histoire de la Suisse Romande* (SHSR), qu'il fonde à la Borde en 1837, avec l'appui de Charles Monnard (1790-1865) et de Juste Olivier (1807-1876) et dont il devient le premier président jusqu'en 1855. Il traduit ensuite *L'Histoire de la Confédération Suisse* de Jean de Müller, avec le soutien financier de Vincent Perdonnet (1768-1850). A Paris en 1839, il revoit Sainte-Beuve (1804-1869), qui fut son hôte à Noël 1837 à La Borde, où il alluma le premier sapin de Noël du canton. Dès la fin 1840, il habite au Château de Beaulieu où son beau-frère, Jean-Louis Galliard (1813-1899), fondateur et maître au Collège du même nom, prend pension.

En 1845, il s'oppose à la Révolution radicale d'Henri Druey (1799-1855), accueille les pasteurs démissionnaires en 1846, encourage la création de l'Ecole Supérieure de Jeunes Filles et celle du Collège Galliard. En 1847, il enseigne à l'Ecole Vinet.

En 1849, il publie son ouvrage, *Le Canton de Vaud*. En 1853, il achète la villa de l'architecte Mathieu-Henri Perregaux (1828-1893) En Mornex (actuel nos. 3 et 3 bis), qu'il appelle « Les Roses », où il accueille ses amis le peintre Aimé Steinlen (1821-1862) et l'homme de lettre Eugène Rambert (1830-1886). Il meurt le 10 août 1873.

#### *Edouard Dapples*



Edouard Dapples, syndic de Lausanne, 1807-1887

Le 31 décembre 1840, Edouard Dapples (1807-1887) achète campagne de La Grande Borde (Louis Vulliemin y habite encore), mais il ne s'y installe qu'à la fin 1841. Dapples ne pourra y séjourner longtemps, car devenu l'un des chefs du parti conservateur (il a présidé l'Abbaye de l'Arc de 1838 à 1841), il est élu syndic de Lausanne, le 29 décembre 1842. Ce succès politique l'oblige de fixer son domicile à l'Hôtel de ville, où l'appartement du deuxième étage lui est réservé. Le syndic Dapples est également député au Grand Conseil de 1844 à 1845 et de 1847 à 1868. De 1851 à 1854 et de 1857 à 1866, il siège au Conseil national, qu'il préside en 1860-1861. A la fin de 1847, Dapples retourne habiter La Grande Borde et y demeure jusqu'en 1853. Il se retire alors dans sa propriété de Montriond. En même temps, le pasteur Auguste

Cérésole vient y habiter avec sa famille. Dapples conserve néanmoins sa propriété de La Borde jusqu'en 1859.

Dapples est un fervent partisan des chemins de fer et veut éviter de voir le tracé de la ligne contourner Lausanne. Il soutient le projet Morges-

Lausanne-Fribourg-Berne, alors que le Conseil d'Etat préconise une variante par Yverdon et la Broye. En 1856, le Conseil communal de Lausanne vote une subvention de 600.000 francs en faveur du tracé par Lausanne. Furieux, le Conseil d'Etat annule la décision du Conseil communal, suspend la Municipalité de ses fonctions et place la commune sous régie. Les réactions des autorités lausannoises sont si vives que le Conseil d'Etat rapporte sa décision deux mois plus tard en décembre 1856. En août 1857, les Chambres fédérales adoptent le tracé Oron-Fribourg, donnant raison à Lausanne contre le Conseil d'Etat.

Fervent urbaniste, il entreprend le percement de la rue Haldimand en 1861, de l'avenue du Théâtre et de l'avenue de la Gare en 1866-1867, de la route d'Ouchy en 1867. La liaison ferroviaire Lausanne-Villeneuve est ouverte en 1861 et Lausanne-Berne en 1862.

Philanthrope éclairé, grâce à la générosité du syndic Dapples et de son frère Charles, pasteur, on put construire le bâtiment de l'Hospice de l'Enfance à l'avenue d'Echallens. En 1880, il fait don de 12.000 francs pour l'aménagement d'un quai à Ouchy. En 1884, il offre 25.000 francs pour l'érection d'une fontaine monumentale devant le Palais de justice de Montbenon, inaugurée en 1888 à l'Est de ce qui était le Tribunal fédéral. Dapples meurt à Nice en avril 1887 et sera enterré à Crissier, village natal de sa femme, née Curchod, décédée 9 ans plus tôt, qui avait possédé le château.

### *Marguerite Cavadaski*

Née à Paris, comédienne formée à l'école de Jacques Copeau, Maria Cadaski (1906-1972) crée avec la Compagnie des Quinze *Les Lanceurs de graines* de Giono à Genève (1932). A Paris, elle joue chez Charles Dullin, Gaston Baty au Théâtre de Montparnasse et Louis Jouvet. Installée à Lausanne dès 1934, elle interprète la plupart des pièces de René Morax au Théâtre du Jorat et crée le rôle de Salomé dans *La Terre et l'Eau* (1933) et de Catherine dans *La servante d'Evolène* (1937 et 1939). Elle devient un idôle pour toute la Suisse romande. Principale comédienne du Théâtre du Château à Lausanne, dont elle est directrice avec Paul Pasquier comme metteur en scène (1940-1955). Elle joue ensuite au Centre Dramatique Romand notamment *La visite de la vieille dame* de Dürrenmatt (1961), mise en scène par Charles Apothéloz ; à cette occasion elle reçoit l'anneau Hans-Reinhart. Elle joue encore une douzaine de pièces sous la direction de Jean Piat à la Comédie de Genève (1970-1971)

Marguerite Cavadaski avait épousé le vétérinaire Georges Balsiger, dont les chiens menaient un tel tapage que des plaintes s'élevèrent de la part des voisins, plaintes qui cessèrent au départ de l'intéressé, vers 1955.

### **La Grande Borde, creuset de manifestations culturelles**

Plusieurs manifestations culturelles ont marqué l'histoire de La Grande Borde au cours du 19<sup>e</sup> siècle : le premier sapin de Noël, allumé en 1837, la création de la Société d'Histoire de la Suisse Romande (SHSR) en 1837, la conception de la Section des Diablerets du Club Alpin Suisse (CAS) en 1863 et le creusement d'une « grotte » néogothique en 1858 vraisemblablement.

#### *Le premier sapin de Noël allumé à Lausanne en 1837*



Charles-Augustin Sainte-Beuve, 1804-1869

La tradition du sapin de Noël est issue de la fusion d'idées chrétiennes avec des traditions païennes plus anciennes. La coutume trouve ses origines en Allemagne. Londres succombe en 1841 à cette tradition après l'érection d'un sapin de Noël au château de Windsor par le prince Albert. Une tradition conservée dans la famille Chavannes veut que ce fut à La Grande Borde que Louis Vulliemin, recevant son ami Sainte-Beuve (1804-1869) à Noël 1837, alluma le premier sapin de Noël à Lausanne. Rien ne nous empêche de penser que la présence du révérend Isaac Cheeseborough (1784-1860), de l'Eglise anglicane en poste à Lausanne de 1822 à 1856, ou de nombreux britanniques, ne soient pas à l'origine de cet événement.



### Création de la Société d'Histoire de la Suisse Romande (SHSR) en 1837

On parlait beaucoup au début du 19<sup>e</sup> siècle de « la question sociale ». La *Société vaudoise d'utilité publique*, fondée en 1826 par Frédéric-César de la Harpe (1754-1838), Charles Monnard (1790-1865), Daniel-Alexandre Chavannes (1765-1846), Louis Vulliemin, le doyen Philippe-Sirice Bridel (1757-1845) et le Dr David Levade (1750-1834), tentaient d'apporter des solutions. Ces hommes, dont plusieurs fréquentèrent assidument La Grande Borde, ont eu une grande influence sur l'éveil intellectuel des vaudois.



Charles Monnard,  
historien, 1790-1865

Le besoin de créer une société savante, susceptible de rallier les historiens, se faisait sentir. Ainsi, « ce furent MM. Frédéric de Gingins (1790-1863) et Félix Chavannes (1802-1863) qui en prirent l'initiative : ils demandèrent à la *Société vaudoise d'utilité publique* de créer dans son sein une section d'histoire nationale. Le 6 septembre 1837, chez moi, à La Borde, ce fut de leur entretien que sorti la constitution de la Société d'Histoire de la Suisse Romande», relate Louis Vulliemin dans ses *Souvenirs*. Ses but étaient clairement définis dans l'article premier de ses statuts : « La Société est destinée à offrir un centre aux amis de l'histoire, à provoquer des recherches dans les archives publiques et dans les dépôts particuliers, à encourager l'étude locale de monuments, à rassembler les matériaux de l'histoire nationale, à publier enfin les documents inédits et des écrits propres à étendre la connaissance des anciens âges de la patrie ».

Cette société est encore active aujourd'hui et publie des ouvrages d'histoire médiévale sur les cantons de Suisse romande.

### La conception de la Section des Diablerets du Club Alpin Suisse (CAS) en 1863

Une autre société, d'influence tout britannique, la Section des Diablerets du CAS a eu aussi La Grande Borde comme berceau en 1863. Cette société fut officiellement créée le 13 novembre 1863, à la salle Jean-Muret du Musée Industriel (Musée Arlaud), mais c'est tout de même à La Grande Borde que



Insigne du Club alpin suisse

toute la question fut mûrie et qu'en fait la décision fut prise de créer une section du Club alpin. D'aucuns pensent même que cela s'est passé dans « la grotte », où ces personnes aimaient à se retrouver pour en discuter. Le musicien Gustave-Adolphe Koëlla (1822-1905), futur directeur du Conservatoire de Lausanne, relate cet événement dans son *Journal* : « C'est en ce temps que je me lie avec Auguste Bernus, candidat théologien, grand enthousiaste des alpes, qui m'invite à me joindre à quelques amis de la montagne pour créer une Section vaudoise du Club alpin qu'on venait de créer à Olten. Nous nous sommes réunis à la Borde, le soir, dans une grotte creusée dans un banc de molasse, chez les Cérésole. Victor et Ferdinand Cérésole, Bernus, Monastier et moi y avons passé de charmantes soirées consacrées à des entretiens sur les Alpes, à des projets clubistiques, arrosés de bière fraîche de cigares Grandson ». Charles Bugnion (1811-1897), voisin et ami des Cérésole, fut aussi un membre fondateur de cette section et Auguste Bernus en fut le premier président de 1865 à 1867.

La Section des Diablerets, forte de 4.100 membres en 2010, jouit d'un dynamisme réjouissant et les membres se réunissent annuellement, en juin, devant « la grotte », dont nous allons parler, pour commémorer cet événement.

### La « grotte » de la Borde, 1858

Au début du 19<sup>e</sup> siècle, le romantisme, par son aspiration vers le Moyen Age, va accélérer la prise de conscience de l'intérêt des monuments gothique, dont la Cathédrale de Lausanne (1275). A la suite de Châteaubriand (1768-1848) et de Michelet (1798-1874), qu'il cite d'ailleurs, Juste Olivier (1807-1876), qui avait participé à la création de la *Société d'Histoire de la Suisse Romande* l'année

précédente, se livre, en 1838 dans son ouvrage sur « Le Canton de Vaud », à un vibrant panégyrique de l'art médiéval. Exactement à la même époque (1836-1838), l'intérêt pour les monuments gothiques atteint le cercle des historiens, mais aussi celui des couches aisées de la société. C'est le sentiment de beauté du « vrai gothique » et la redécouverte du Moyen Age qui feront naître, dans le contexte vaudois, sensibilisé au Moyen Age, entre 1813 et 1824 déjà, autour de Lausanne, à défaut de grands ouvrages d'architectures, quelques modestes, mais révélatrices expériences architecturales « néo-gothiques », sous la forme d'une série d'édicules et d'édifices de ce style, dus pour la plupart à l'architecte Henri Perregaux (1785-1850), encore visibles de nos jours, comme par exemple :



La « Chapelle de la Grosse Grange » de Mézery (1813-1816), loge du portier à l'entrée de la campagne de César-François de Constant (1777-1868), « petit bâtiment de fantaisie simulant une chapelle gothique ».



L'« Abbaye Sainte-Cécile » ou « Sainte-Sophie » de Mézery (1817-1825), édifiée dans la même campagne de César-François de Constant. En 1817, à la mort de la fille, bien aimée Cécile, César de Constant, fait creuser dans une paroi de molasse une grotte où il peut venir se recueillir. A la mort de sa première femme Sophie en 1825, il fait placer un monument funéraire dans la pseudo-abbaye, qui s'appelle depuis ce temps « Abbaye Sainte-Sophie ». De ce monument ne subsiste aujourd'hui que la ruine d'une ruine.



Le tombeau d'Othon de Grandson à la Cathédrale de Lausanne (vers 1820), attribué à Henri Perregaux, qui s'occupe de la Cathédrale dès 1810.

D'autres monuments ont encore agrémenté les campagnes lausannoises, dont la « Tour-belvédère » de Mon-Repos (1820-1822), dans la campagne de Vincent Perdonnet, édifiée sous la direction d'Henri Perregaux, placée au sommet d'un rocher artificiel cachant un réservoir d'eau se déversant par cascade ; l'« Hermitage de Rovéréaz » (1822), dans la campagne de Charles-Sigismond de Cerjat (1772-1848) sur les hauts de Lausanne, qui n'a laissé qu'un pan de mur ruiné. Elevée sur un rocher à pic au Nord, elle dominait le vallon du Chandelar. La « Tour Haldimand », tour néo-gothique, postérieure, que William Haldimand (1784-1862), ancien régent de la banque d'Angleterre, fit édifier vers 1830-1831, imitant une ruine, touchant au lac. Une tradition, qu'aucun document ne vient étayer, affirme que c'est à la suite d'un pari ouvert avec Vincent Perdonnet de Mon-Repos, et Charles-Sigismond de Cerjat, de Rovéréaz, que William Haldimand fit construire sa tour, sans omettre la « grotte » de l'Hermitage, dans la campagne voisine, encore visible de nos jours, édifiée par la famille Bugnion.



La « grotte » de La Grande Borde, d'inspiration « néo-gothique » est postérieure de quelques décennies. Victor Cérésolle, plus tard Consul de Suisse à Venise, fit tailler cette grotte dans la roche en molasse, vers 1858, près de la maison et l'aménagea de façon artistique avec des arcs de voûte de style gothique et la dota d'un mobilier à l'antique. Qu'est-ce que cette grotte ?...Le chemin d'accès à La Grande Borde se détache à gauche de l'Avenue Vulliemin, derrière l'Ecole primaire de La Barre et s'engage à flanc de coteau dans la forêt. A 150 m. du collège, le talus forestier très abrupt est coupé par une falaise de molasse. C'est dans cette paroi qu'est creusée la grotte, encadrée d'un cèdre et d'un thuya. Elle forme une

chambre quadrangulaire de 2,50 m. de côté. Le travail d'excavation montre une certaine recherche décorative ; les montants de la porte et de la fenêtre sont moulurés, le linteau en accolade porte un cartouche où figuraient sans doute les armoiries du constructeur, effacées et illisibles. Sur la porte on pouvait lire les dates « 1621-1858 ».

Quel sens attribuer à ces deux dates ?

1858 est certainement la date de l'inauguration du monument. 1621, voire 1629 - une confusion du 1 et du 9 paraît plausible - pourrait rappeler que LL.EE de Berne ne développèrent pas l'enseignement de l'histoire civile ou religieuse à l'Académie. Toutefois, l'histoire civile ou probablement l'histoire universelle fit son apparition à l'Académie de Lausanne en 1629, avec l'enseignement extraordinaire d'histoire et d'éloquence confié à Jérémias Wild, un ancien pasteur d'Augsbourg, réfugié sur les terres de LL.EE. de Berne. Cette chaire fut supprimée en 1636, à la mort du titulaire.

Dans deux des parois intérieures, on a creusé des niches : celle du Nord est encadrée d'une moulure semblable à celle de la porte ; elle était fermée par un volet, dont il reste les vestiges des gonds. Sur trois côtés règne une banquette de molasse. Le travail et les ornements semblent assigner à la grotte une date plus ancienne que celle de la maison. Les détails de construction et d'aménagement indiquent que le local servait jadis de retraite, pavillon ou carnotzet.

En s'y serrant un peu, on pouvait bien s'y tenir une douzaine. Et l'on voit très bien le maître du logis, par une belle soirée d'été, y réunissant ses amis pour y discuter à l'aise, loin du bruit et des oreilles indiscretes. Les verres étaient dans une niche, l'autre gardait les flacons.

Dès 1873, elle tomba progressivement dans l'oubli et en décrépitude, les locataires successifs n'y prêtant plus attention. Des témoins se souviennent encore que dans leur jeunesse, elle était fréquentée par des clochards et même quelques temps par un âne. Durant de nombreuses années, abandonnée et devenue obscure, elle était connue des seuls gamins du quartier et devint un poste de commandement dans la « guerre des boutons », menée entre les « ennemis » de la Pontaise et de Bellevaux.





La Grotte de La Borde en 1974

Au début des années soixante, la grotte fut revendiquée par les Amis de la Cité, qui désiraient la sauver de la destruction en lui redonnant l'aspect qu'elle avait eu au siècle passé.

En 1962, ce « petit trou par cher » fut solennellement remis aux Amis de La Cité, contre bons soins. L'intérêt historique et artistique commandait des travaux de restauration. A la suite de pourparlers avec le Club alpin, les



Amis de la Cité en ont entrepris la restauration, en collaboration avec la Direction des travaux de la ville. Le Service des parcs et promenades avait fait l'aménagement des lieux.

Les travaux se sont achevés en septembre 1976 et la grotte restaurée fut inaugurée le 14 octobre, en présence de MM. Maurice Meylan et Marx Lévy, conseillers communaux.

Gil Pidoux récita une *Ode la grotte de la Grande Borde*

« Grotte de la Grande Borde, voici qu'on t'inaugure

Toi qui n'était qu'un trou livré à la nature

Te voici donc munie de portes et d'un verrou

Closes sur des secrets, des rêves un peu fous, etc ».

Ainsi que fut sauvé un petit endroit sympathique, un joli témoin d'un passé déjà lointain, un petit morceau de notre histoire locale.

Ceinte de trois côtés par une banquette de pierre, la Grotte de la Grande Borde joue aujourd'hui le rôle de carnotzet. Pendant les beaux jours, elle peut accueillir des petites fêtes sur le replat qui lui sert de terrasse. Le lieu, appelé « Promenade des druides » durant le *Festival de la Cité*, constitue un merveilleux îlot de verdure et de tranquillité en pleine ville. Aujourd'hui, ces lieux sont riants. Une plaque commémore la fondation de la Section des Diablerets en ces lieux, et en juin, les « Clubistes » se retrouvent et commémorent cet acte fondateur.

La Grotte en 1992, intérieur



La Grotte de la Borde en 2010

## LA FIN DU DOMAINE DE LA BORDE ET L'AMÉNAGEMENT DU QUARTIER

Le percement du Tunnel de la Barre a eu pour conséquences la création par voûtage et comblement, de la Place du Tunnel (1861-1867), qui implique elle-même la rue des Deux-Marchés sur le cours même du ruisseau (1871). La construction de la nouvelle route du Mont dans les années 1870, actuelle Rue de La Borde, nécessita le voûtage partiel et ponctuel de la rivière entre la nouvelle place et Bellevaux. L'ouverture des nouveaux abattoirs, de 1887 à 1945, grand consommateur d'eau courante, acheva certainement le processus.

La vocation artisanale et industrielle du vallon de la Louve, bien que moins affirmée que celle du vallon du Flon, influença la destination sociale du bâti. En amont de la Place de la Riponne, les constructions se font modestes : la Place du Tunnel accueille les premières « casernes ouvrières » lausannoises (1862-1863), tandis qu'à Bellevaux, les autorités communales expérimentent leur première intervention en matière de logements sociaux. Dans l'intervalle, les bâtiments, immeubles d'un gabarit urbain à proximité du centre, élevés entre 1860 et 1880, villas locatives au-delà (dès 1890), allient presque toujours fonction commerciale ou artisanale et résidentielle.



Locatifs de la Borde et Collègedes oiseaux, sur l'emplacement de La Grand Borde, en 1962

Les immeubles modernes commencèrent à s'élever, abritant logements, locaux industriels, entrepôts, garages, etc. La Borde que l'on connaît était en train de naître.

En 1958, à la Veille de la *Fête du Bois*, le Conseil communal vota un crédit de 1.400.000 francs pour la construction sur le terrain de La Grande Borde d'une salle de gymnastique et des salles nécessaires aux travaux manuels. Dès l'automne, on commença quelques sondages, et après avoir abattu les beaux arbres, qui garnissaient cette propriété, les travaux de démolition furent entrepris au printemps 1959. En 1962, les bâtiments locatifs seront construits par l'*Office vaudois de constructions à caractère social*, office qui se transformera en *Société coopérative de la Grande-Borde SA*.

## L'URBANISATION, DÉVOREUSE D'ESPACES VERTS



Monument devant le Collège des oiseaux  
et vue sur la cathédrale, 1962

La *campagne* de la Grande Borde est indissociable de l'évolution du *quartier* de la Borde, au même moment où, sur le versant Sud du vallon, disparaîtront les campagnes de Riant-Mont et du Valentin, au profit du quartier de la Pontaise.

Au 20<sup>e</sup> siècle, sous la pression du développement du secteur tertiaire de Lausanne et de l'appauvrissement des propriétaires fonciers, plusieurs campagnes seront morcelées et verront se dresser des « barres d'appartements » et des ensembles locatifs, que nous connaissons aujourd'hui.

La cohabitation des populations ouvrières en fond de vallon, et bourgeoises sur leurs flancs, cédera la place à un habitat populaire généralisé autochtone, plus tard remplacé par des populations originaires de régions de plus en plus lointaines, mais conscientes de leurs racines ethniques variées.

La Grande Borde est donc bien, par sa disparition, exemplaire du développement urbain de Lausanne.

La Grande Borde, ou plutôt la « grotte », unique vestige d'un art de vivre disparu, pourrait s'intégrer à une belle ballade culturelle reliant le Palais de Rumine et ses musées, l'Espace Arlaud, le Musée du Design et des Arts Appliqués Contemporains (MUDAC), la Cité, la Fondation de l'Hermitage et la « grotte » perdue dans son magnifique parc, Sauvabelin, et plus loin, et s'achever à la Collection de l'Art Brut au Château de Beaulieu.

### BIBLIOGRAPHIE

Cette étude s'appuie sur les principales sources d'archives, sites internet et ouvrages suivants :

#### ARCHIVES

Cadastrés et plans cadastraux des Archives cantonales vaudoises (ACV) et des Archives de La Ville de Lausanne (AVL), 1670-1888

AVL, C 995-996, Dossiers administratifs ouverts, C 2/20-21, Ecoles primaires

#### Cartes

Cartes et plans et plans cadastraux des Archives cantonales vaudoises et des Archives de La Ville de Lausanne, 1838-1900

#### Fonds de familles

ACV, P Cérésole (famille)

#### PUBLICATIONS (OUVRAGES ET ARTICLES)

Audemars, Jacqueline, *La Grande Borde*, dans *Le Nord*, Lausanne, No 177, mars 1991

Biaudet, Jean-Charles, *La Cathédrale de Lausanne*, Jean-Charles Biaudet [et al.] ; avec la collab. de Claude Bornand, photographe, Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, 1975, Bibliothèque de la Société d'histoire de l'art en Suisse 3, fig., ill. 264 p.

Biaudet, Jean-Charles, *Histoire de Lausanne*, / publ. sous la dir. de Jean Charles Biaudet ; [Danielle Anex-Cabanis, Pierre Dubuis ... et al.], Toulouse : Privat; Lausanne : Payot, cop. 1982, 456 p., (Collection Univers de la France et des pays francophones. Histoire des villes)



Bissegger, Paul, *Le Moyen Age romantique au Pays de Vaud, 1825-1850. Premier épanouissement d'une architecture néo-médiévale*, Lausanne, 1985 (Bibliothèque historique vaudoise, 79), 194 p. : fig. Bissegger, Paul, *D'ivoire et de marbre : Alexandre et Henri Perregaux ou l'âge d'or de l'architecture vaudoise, 1770-1850*, Lausanne : Bibliothèque historique vaudoise, 2007, (Bibliothèque historique vaudoise, 131), 783 p. : ill. en noir

Bonnard, Paul et al., *Notes sur quelques familles vaudoises*, Société vaudoise de généalogie, dans *Revue historique vaudoise*, 1951, pp. 113-164

Bridel, Georges-Antoine et Bach, Eugène, *Lausanne : promenades historiques et archéologiques* avec la collab. de Maxime Reymond, Fr.-Th. Dubois ... [et al.] ; préf. de Charles Gilliard, Lausanne; Genève [etc.] : Payot, 1931, 207 p. : ill.

*Bulletin de la Société de développement du Nord*, 1959, article de Géo Würigler sur La Grande Borde, repris dans le *Bulletin mensuel de la section des Diablerets*, 1959, 1976, 1991

Chavannes, Ernest, *Notes sur la famille Chavannes* Lausanne : Impr. G. Bridel, [1882] 67 p. : tabl. généalogique

Corajoud, Pierre, *Flâneries lausannoises. 18 ballades à travers des chemins à (re)découvrir*, [photogr.: Caroline Herminjard], Lausanne, Pierre Corajoud, 2002, 152 p., ill.

*Dictionnaire géographique de la Suisse* (DGS), publié sous les auspices de la Société neuchâteloise de géographie ; et sous la dir. de Charles Knapp, Maurice Borel et Victor. Attinger. T. 1-8, Toffen - Zybachsplatte ; Supplément, dernières notes, appendice, Neuchâtel : Attinger, 1910 (Neuchâtel : Impr. Attinger Frères), ill.

*Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* (DHBS), publ. avec la recommandation de la Société générale suisse d'histoire ; et sous la dir. de Marcel Godet, Henri Türlér et Victor Attinger ; avec de nombreux collab. de tous les cantons. Supplément contenant une table systématique des sept tomes et des deux suppléments, Neuchâtel, Administration du Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, 1934

*Dictionnaire historique, géographique et statistique du Canton de Vaud* (DHV)/ publ. sous les auspices de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie par Eugène Mottaz, Lausanne : F. Rouge ; [puis] Genève : Slatkine, 1911-1982, 2 t.

*Dictionnaire Historique de la Suisse* (DHS), publié par la Fondation Dictionnaire historique de la Suisse (DHS) ; réd. en chef, Marco Jorio, Hauterive: G. Attinger, cop. 2002- accès <http://www.dhs.ch>

Grandjean, Marcel, *La ville de Lausanne : introduction, extension urbaine, ponts, fontaines, édifices religieux (sans la cathédrale), hospitaliers, édifices publics*, (I), Bâle : Birkhäuser, 1965, XII, 452 p. : ill.

Grandjean, Marcel, *Lausanne : villages, hameaux et maisons de l'ancienne campagne lausannoise* (IV), Bâle, Birkhäuser, 1981, XII, 451 p. : ill.

Grandjean, Marcel, *Jalons pour une histoire de la conservation des monuments historiques jusqu'à Viollet-le-Duc*, dans *Revue historique vaudoise* (RHV), 1979

Grandjean, Marcel, *Le sentiment du Moyen Age et les premiers pas de l'architecture néo-gothique dans le canton de Vaud*, dans *Revue Suisse d'Art et d'Archéologie*, vol. 40, cahier 1/1983

*INSA : Inventaire suisse d'architecture*, édité par la Société suisse d'histoire de l'art, réd. Hanspeter Rebsamen, Peter Röllin ; trad. Gilles Barbey, Paul Bissegger ... et al.]. vol. 5, Grenchen, Herisau, Lausanne, Liestal, Zürich : Orell Füssli ; Bern : Gesellschaft für schweizerische Kunstgeschichte, 1990, 480 p. : Ill.

Koëlla, Gustave-Adolphe *Journal*, 1863, manuscrit

Mabille du Chêne, Madeleine, *Généalogie de la famille de Crousaz*, Douladoure, Toulouse, 1924

*Lausanne et le Léman*, Paris : Gallimard, 2004, Encyclopédie du voyage Gallimard, 238 p., ill.

Muyden, Berthold van, *Pages d'histoire lausannoise : bourgeois et habitants*, Lausanne : Georges-Antoine Bridel, 1911, XII, 668 p. : fig.

*Notes manuscrites du Musée historique de Lausanne* concernant La Grande Borde

*Notice sur Gustave-Adolphe Koëlla et sur les 50 premières années de la Section des Diablerets* dans *La Patrie Suisse*, 1905

Olivier, Juste, *Le canton de Vaud*, réédition, Lausanne, 1938, 2 vol.

Pingaud, Louis, *Louis Vulliemin*, Besançon, impr. Dividiers et Cie, 1887

Polla, Louis, *Lausanne 1860-1910. Maisons et quartiers d'autrefois*, Payot, Lausanne, préface de Pierre Cordey, 2<sup>e</sup> édition, 1970

Polla, Louis, *Lausanne 1860-1910 : vie quotidienne*, Lausanne : Payot, 1974, 208 p. : fig.

Polla, Louis, *Maisons et quartiers d'autrefois*, Feuille d'avis de Lausanne, 15 juin 1962, 4 avril 1971, 5 janvier 1973, 23 février 1973, 17 avril 1975, 15 mai 1975, 14 avril 1977 (articles sur la Grande Borde et le Tunnel)

Polla, Louis, *De Saint Etienne au général Guisan : Louis Polla raconte la vie de cent personnages qui ont donné leur nom aux rues de Lausanne*, préface de Jean-Pascal Delamuraz, Lausanne : Éd. 24 Heures, 1981, 191 p. : fig.

Radeff, Anne, *Lausanne et ses campagnes au 17<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, 1985 (Bibliothèque historique vaudoise 69), 333 p., fig.

Radeff, Anne, *Propriété foncière et pourvoir à Lausanne au 17<sup>e</sup> siècle*, tiré à part de « Villes et campagnes, XVe-XXe siècle », Presses universitaires de Lyon, 1977, pp. 91-103

*Recueils de généalogies vaudoises*. - Lausanne : Georges-Antoine Bridel : Payot, 1923, 4 volumes, (familles Cérésolle, Chavannes, de Saussure, de Seigneux, Curchod)

Rickli, Jean-Daniel, *L'extension de la ville sur quelques campagnes*, dans *Habitation*, (Lausanne), 1978, no.4, pp.9-16

Santschi, Catherine, *Les évêques de Lausanne et leurs historiens des origines au XVIIIe siècle : érudition et société*, Lausanne : Société d'histoire de la Suisse romande, 1975, Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande. 3e série, t. 11

Seylaz, Louis, *Club Alpin Suisse, Section des Diablerets. Lausanne. 1863-1963*, Imprimeries centrales, Lausanne, 1963, ill., 118 p.

Vallotton, François, *L'Hermitage : une famille lausannoise et sa demeure*, préface de Michel Bugnion, Lausanne : La Bibliothèque des Arts, 2004

Vulliemin, Charles, *Louis Vulliemin d'après sa correspondance et ses écrits. Essai biographique* par Charles Vulliemin, Lausanne, Georges-Antoine Bridel, 1892, 452 p., ill.

Vulliemin, Louis, *Le Canton de Vaud : tableau de ses aspects, de son histoire, de son administration et de ses mœurs*, Lausanne : Georges-Antoine Bridel, 1885, 3e éd. revue et augm. / avec trois dessins d'Eugène Burnand

Vulliemin, Louis, *Souvenirs racontés à ses petits enfants. Première et seconde partie*. Lausanne, Georges-Antoine Bridel, 1871

PHOTOGRAPHIES

Les illustrations proviennent principalement du Musée Historique de Lausanne (MHL), des Archives Cantonales Vaudoises (ACV), des Archives de la Ville de Lausanne (AVL), d'Anne-Lise Duffey (Grotte de la Borde), d'Alain Junod (Vue de la cathédrale) et de Robert Pictet (La Borde et environs)

SITES INTERNET

*Association Mémoire de Lausanne* (AML), 2010 /[www.memoiredelausanne.ch/fr/savoir-et-sourire.php](http://www.memoiredelausanne.ch/fr/savoir-et-sourire.php)

A la découverte du quartier de Bellevaux par trib'architecture et VelBo [www.bribu-architecture.com](http://www.bribu-architecture.com)

Lausanne estivales [www.lesbaladeurs.ch](http://www.lesbaladeurs.ch)

Lausanne architecture-Lausanne roule (découverte de Lausanne à vélo) [www.lausanne-architectures.ch](http://www.lausanne-architectures.ch)

Lausanne Tourisme [www.lausanne-tourisme.ch](http://www.lausanne-tourisme.ch)

Mouvement des Aînés (MDA) [www.mda-vaud.ch](http://www.mda-vaud.ch)

Office du tourisme du canton de Vaud [www.region-du-leman.ch](http://www.region-du-leman.ch)

Archives cantonales vaudoises (AVV) [www.musees-vd.ch/fr/acv/accueil](http://www.musees-vd.ch/fr/acv/accueil)

Archives de la ville de Lausanne (AVL) [www.lausanne.ch/acl](http://www.lausanne.ch/acl)

Musée historique de Lausanne (MHL) [www.lausanne.ch/mhl](http://www.lausanne.ch/mhl)

Collections des musées en ligne MUSERIS [www.musees.lausanne.ch](http://www.musees.lausanne.ch)

Robert Pictet, avril 2010